

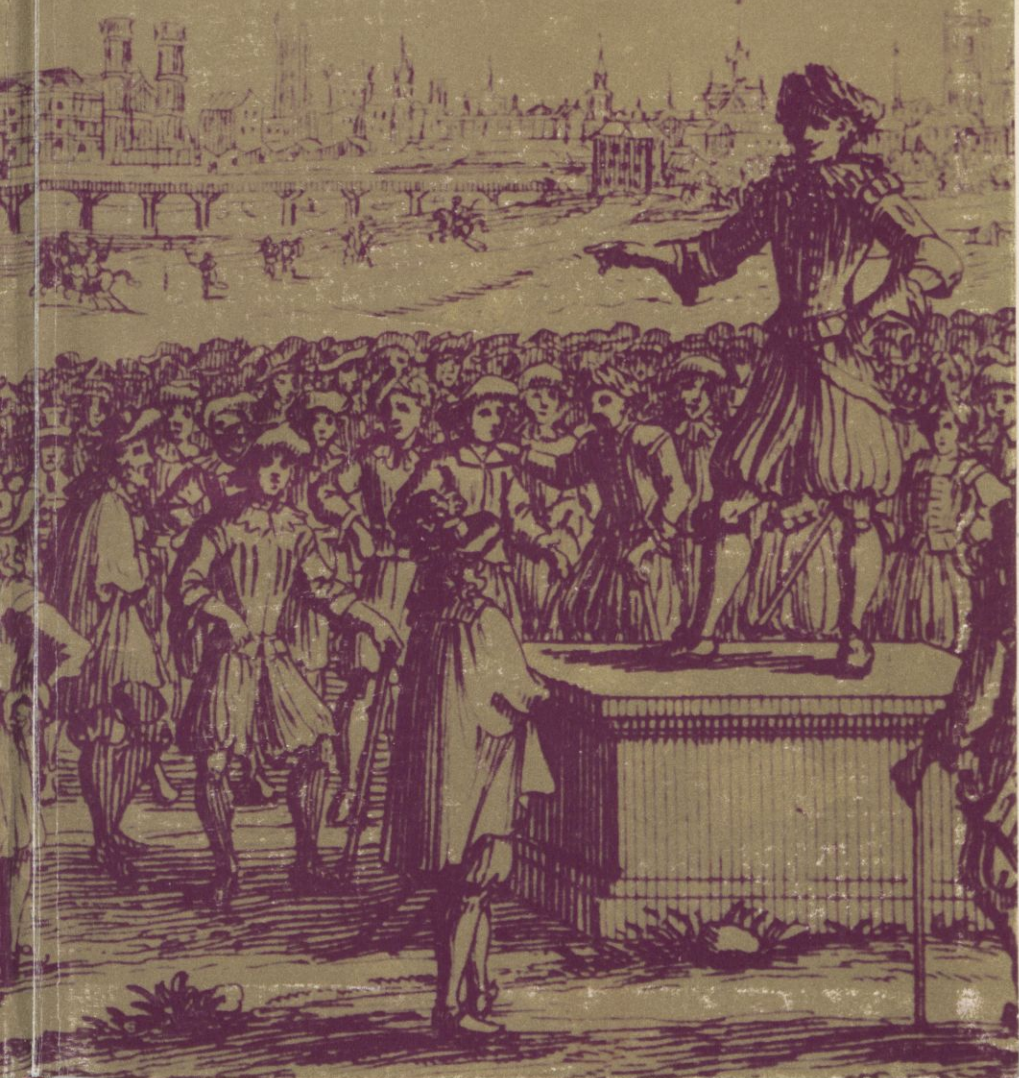
PERRIN

Philippe Erlanger

Madame de Longueville

De la révolte au mysticisme





AL

12
L'ONGUEUR DE

Service Gendarmerie de Bouches-
du-Rhône

PRÉSENCE DE L'HISTOIRE

Modèle
—

8° G
15060
(157)

COLLECTION HISTORIQUE
dirigée par ANDRÉ CASTELOT

PRÉSENCE DE L'HISTOIRE

COLLECTION HISTORIQUE
dirigée par ANDRÉ CASTELLOT

1956
(1956)

PHILIPPE ERLANGER

PHILIPPE ERLANGER

PHILIPPE BRUNIER

LA ROSE SANGLANTE (Mystère d'Anjou)
CHARLES VII ET SON MYSTÈRE
DIANE DE FORTYERS
MARIE STUART
LE MASSACRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY
HENRI III
LA REINE MARGOT

MADAME

LA VIE ODDIOUSE DE MADAME DE
L'ÉTRANGE MORT DE MADAME DE
LOUIS XIII
RICHIEU TOUS JOURS I. L'Amiral
Tome 2. La Révolutionnaire
Tome 3. Le Dictateur

LONGUEVILLE

CINQUANTE
LOUIS XIV
LOUIS XIV AU JOUR LE JOUR
MADAME DE LONGUEVILLE
MADAME DE LONGUEVILLE
De la Révolte au Mystère
CLEMENTINE
AVANTUREUX ET FAVORITES
LA LÈVE
LES GÉNÈRES
LES DIEUX ET LES MÈRES AU TEMPS DES ROIS
RODOLPHE II DE HABSBOURG
GEORGES VILLERS DUC DE BUCKINGHAM
GABRIELLE D'ÉTRÈS

FILLES

MARIE-ANTOINETTE (mise en scène de Jean Belloc)
LA PRISE DE ROUEN PAR LOUIS XIV (mise en scène de
Rostand)
L'assassinat de Louis XVI commandé par l'étranger
une française et a reçu le Grand Prix Gobet (1957)
le Grand Prix de la Revue Française (1957) ainsi
que le Grand Prix de la Revue Française de la

Madame de Longueville

DU MEME AUTEUR

LA ROSE SANGLANTE (Marguerite d'Anjou)

CHARLES VII ET SON MYSTÈRE

DIANE DE POITIERS

MARIE STUART

LE MASSACRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY

HENRI III

LA REINE MARGOT

LA VIE QUOTIDIENNE SOUS HENRI IV

L'ÉTRANGE MORT DE HENRI IV

LOUIS XIII

RICHELIEU Tome 1. *L'Ambitieux.*

Tome 2. *Le Révolutionnaire.*

Tome 3. *Le Dictateur.*

CINQ-MARS

LOUIS XIV

LOUIS XIV AU JOUR LE JOUR

MADAME DE LONGUEVILLE

MONSIEUR, FRÈRE DE LOUIS XIV

LE RÉGENT

CLEMENCEAU

AVENTURIERS ET FAVORITES

LA LOIRE

LES GISANTS

LES IDÉES ET LES MŒURS AU TEMPS DES ROIS

RODOLPHE II DE HABSBOURG

GEORGES VILLIERS, DUC DE BUCKINGHAM

GABRIELLE D'ESTRÉES

FILMS

MARIE-ANTOINETTE (mise en scène de Jean Delannoy).
LA PRISE DU POUVOIR PAR LOUIS XIV (mise en scène de
Rossellini).

L'ensemble de l'œuvre a été couronné par l'Académie française et a reçu le Grand Prix Gobert (1969), le Grand Prix du Rayonnement Français (1962) ainsi que le Grand Prix littéraire du Conseil Général de la Seine (1963), le Prix du Cercle de l'Union et le Prix des Ambassadeurs (1966).

PHILIPPE ERLANGER

MADAME
DE
LONGUEVILLE

De la Révolte au Mysticisme



Librairie Académique Perrin

DL-23-02-1977-04267

PHILIPPE BRANGIER

(L'usage de l'ouvrage est strictement réservé à l'usage privé du copiste et non destiné à une utilisation collective)

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE

EXEMPLES DE REPRODUCTION ILICITE



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Académique Perrin, 1977.

ISBN 2-262-00057-3.

« Je n'aime pas les plaisirs innocents. »

Madame de LONGUEVILLE.

« Saint-Louis n'a pas rougi d'elle dans le Ciel. »

Antoine ARNAULD
(de Port Royal).

DL-7202-1977-04267

• Je n'aime pas les plaisirs innocents •

Madame de LOUCHEVILLE

• Saint-Louis n'a pas tout d'elle dans le Ciel •

Antoine ARNAUD
(de Port Royal).



Il est certain que l'abbé de Port Royal
est un homme de bien, et que son
caractère est digne de respect. Mais
il est certain aussi que son
enseignement est très mauvais.
C'est pourquoi il faut le réformer.
C'est pourquoi il faut le réformer.
C'est pourquoi il faut le réformer.

1777, Paris, chez la Citoyenne Lesclapart
M. de la Harpe

NOTE DE L'EDITEUR

RAPPELONS pour le lecteur d'aujourd'hui que le titre de Monsieur désignait le frère du Roi, il fut porté par Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII et par Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. M. le Prince désignait le prince de Condé ; Mme la Princesse, sa femme ; M. le Duc, son fils aîné, également titré duc d'Enghien.

Ainsi Louis de Bourbon, qui sera le Grand Condé, sera connu jusqu'à la mort de son père sous le nom de duc d'Enghien ou de M. le Duc. Ajoutons encore que M. le Grand désigne le Grand Ecuyer, Cinq-Mars sous Louis XIII, et Mademoiselle (la Grande Mademoiselle), Mademoiselle de Montpensier, fille de Monsieur, Gaston d'Orléans. Gondi de Retz est appelé Gondi lorsqu'il est Coadjuteur, Retz lorsqu'il devient Cardinal.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Révisons pour le lecteur d'aujourd'hui que le titre de Monsieur désignait le frère du Roi. Il fut porté par Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII et par Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. M. le Prince désignait le prince de Condé ; mais la Princesse, sa femme ; M. le Duc, son fils aîné, également titre d'Anglais.

Ainsi Louis de Bourbon, qui sera le Grand Condé, sera connu jusqu'à la mort de son père sous le nom de duc d'Enghien ou de M. le Duc. Ajoutons encore que M. le Grand désigne le Grand Écuyer, Cinq-Mars sous Louis XIII, et Mademoiselle (la Grande Mademoiselle), Mademoiselle de Montpensier, fille de Monsieur, Gascon d'Orléans. Gondî de Retz est appelé Gondî lorsqu'il est Cardinal, Retz lorsqu'il devient Cardinal.

AVANT-PROPOS

« C'ÉTAIT une grande enchantresse quand elle voulait et on ne lui échappait que rarement. » Ainsi parlait le jésuite Rapin, son ennemi, de la sœur du Grand Condé aujourd'hui presque oubliée après avoir fasciné plusieurs générations.

Mme de Longueville appartenait à un monde aussi différent du nôtre que l'est celui d'Alexandre le Grand : un monde très limité puisque les gens de sa caste vivaient en un vase clos propice à la violence extrême des passions : un monde néanmoins armé d'une force magnétique car ces passions influaient sur le destin de millions d'êtres.

La France où vécut Anne-Geneviève de Bourbon nous est totalement étrangère. Toutes les valeurs que le ^{XX}^e siècle a tantôt dévaluées tantôt détruites étaient à son époque estimées au plus haut prix. Les hommes craignaient un Dieu attentif aux moindres fautes, toujours prêt à les punir et aussi à les absoudre si le repentir s'accompagnait d'un formalisme déterminé. Les querelles théologiques dégénéraient en conflits dévastateurs. La guerre, fléau pour les humbles qui s'y résignaient comme aux famines et aux épidémies, fai-

MADAME DE LONGUEVILLE

sait la joie de la classe dominante fidèle à la maxime d'Héraclite : « Elle est la mère de toutes choses, elle fait les dieux, les maîtres et les esclaves. »

Le sang, l'hérédité imposaient une loi rigoureuse à laquelle nul n'aurait eu la pensée de se soustraire. A de rares exceptions près, l'individu voyait son sort réglé en fonction du rang où sa naissance l'avait placé. L'honneur représentait le plus précieux des biens, la gloire la récompense suprême. Les gentilshommes s'abandonnaient facilement à leurs moins nobles instincts mais, depuis que la marquise de Rambouillet et quelques autres étaient parties en croisade contre « la barbarie », une société formée par les Précieuses se donnait pour bases l'héroïsme des hommes, la vertu des femmes et la pureté de leurs amours.

Officiellement réduite à une condition d'esclave, une dame ornée de quelques attraits exerçait un pouvoir qu'aucune forme d'émancipation ne saurait accorder à nos contemporaines. Les Egéries d'un temps dont Nietzsche devait écrire qu'il avait en lui « beaucoup de fauve » aimaient la bonne chère, les rasades, l'aventure, l'odeur des batailles et, malgré les subtilités de la Carte du Tendre, les rudes étreintes des guerriers. Mais, fières jusqu'au délire, elles avaient su faire de leur amour un trésor à ce point précieux et difficile à mériter que leurs adorateurs ne jugeaient aucun effort disproportionné à cette conquête. Elles parvenaient ainsi à les soumettre tout en excitant leur ardeur et leur mépris du danger.

Mme de Longueville fut l'incarnation de ces sortes de divinités qu'on ne reverra pas. Un maréchal tel que Turenne trahit dans la seule espérance de lui plaire. Des provinces se soulèveront à l'appel de sa voix. Son frère Condé, le plus superbe des princes, le plus sauvage des massacreurs, fit pendant sept ans la guerre à son roi parce qu'elle l'avait voulu. Devenue ensuite la protectrice de Port-Royal, on la vit combattre le Pape et le Roi, puis maintenir tant qu'elle vécut la « Paix de l'Eglise ».

Une pareille femme nous a paru digne d'être obser-

AVANT-PROPOS

vée à la lumière de notre temps. Aussi bien, Mme de Longueville, incarnation d'un idéal perdu, n'est-elle pas si loin de nous qu'il y paraît puisque, frondeuse ou janséniste, elle ne cessa d'être brûlée d'une flamme contestataire.

LA MAISON DES REBELLES

LE goût de la rébellion se transmettait par héritage chez les Condés. Le premier d'entre eux, Louis, qui portât le titre de M. le Prince¹ était le treizième enfant et le septième fils d'un personnage obscur, Charles de Bourbon, duc de Vendôme, écrasé sous l'opprobre de son cousin, le connétable de Bourbon, le traître mort devant Rome. Quoique premier prince du sang, il ne chercha jamais qu'à se faire oublier.

Des cinq fils qui survécurent, l'aîné, Antoine, devint roi de Navarre en épousant Jeanne d'Albret, nièce de François I^{er}. Il devait être le père de Henri IV. Louis, le cadet, si mal placé au pied du trône, se mit à la tête des protestants qu'il commanda pendant les premières guerres civiles, moins pour des motifs religieux que pour assouvir une ambition maladroite et forcée. Ce « petit homme tant joli » comme le disait une chanson, grand amateur de femmes, mourut assassiné à la bataille de Moncontour en 1569.

1. Les experts n'ont jamais pu déterminer exactement s'il le devait à la terre de Condé-en-Brie ou à celle de Condé-sur-Escaut, l'une et l'autre appartenant aux siens.

MADAME DE LONGUEVILLE

Son fils, Henri I^{er}, avorton au visage ingrat, sombre, timide et trop sensible avait, lui, une foi farouche. Quand, rescapé de la Saint-Barthélemy, il se jeta à son tour dans la « fournaise de fureur » où la France se consumait, tout l'opposait au nouveau chef des réformés, son cousin Henri de Bourbon-Navarre. Autant le futur Henri IV était souple, habile, sceptique et gaillard, autant Condé se montrait fanatique, aigre et malhabile.

Au début de 1588, après plusieurs campagnes malheureuses contre les armées royales, il rejoignit sa femme, Charlotte de La Trémoille qui, en son absence, ne s'était pas privée de consolateurs. Il mourut le 5 mars d'une façon telle qu'on le crut empoisonné. Des domestiques mis à la torture accusèrent sa femme. Bien qu'il semble avoir eu avec elle des relations galantes, Navarre dut se montrer impitoyable car certains l'accusaient de s'être débarrassé d'un rival.

Mme la Princesse fut arrêtée. C'est au fond d'une prison que, le 12 septembre 1588, elle accoucha d'un fils, Henri II, auquel ne fut pas contesté le nom de Condé. Il fallut néanmoins attendre 1595 avant que Navarre, devenu le Roi Henri IV et maître de sa capitale, reconnût en lui un prince, héritier de la Couronne jusqu'à la naissance d'un Dauphin. Charlotte fut libérée. Son fils et elle embrassèrent le catholicisme.

Le jeune Henri, privé dès 1601 de l'espérance du trône et qu'on regardait comme un bâtard, passa une adolescence morose. C'était un garçon roux, de moyenne taille, au visage maussade. Il avait acquis un fonds d'instruction assez solide, mais ne possédait rien de ce qui pouvait plaire à une Cour truculente, avide et licencieuse. Il était pauvre et sa réputation d'homosexuel n'ajoutait pas à son prestige.

Henri IV le méprisait. Il le méprisait tellement qu'en 1609 il résolut de le marier à la radieuse Charlotte de Montmorency dont il comptait faire sa maîtresse. Cette enfant de quatorze ans avait bouleversé le cœur et la raison d'un Vert Galant qui en comptait cinquante-six,

LA MAISON DES REBELLES

alors qu'elle répétait le *ballet des Nymphes* en la galerie du Louvre.

Le Roi ne doutait pas de la complaisance de son « neveu ». Le bâtard aux mœurs italiennes respecterait Charlotte et la bien-aimée, soustraite à la garde de son père, le connétable de Montmorency, charmerait l'automne du monarque. M. le Prince se rebella, supplia le Roi de ne pas le déshonorer, puis dut se soumettre.

Les choses en étaient là quand la mort d'un prince rhénan, le duc de Clèves, ouvrit une querelle successorale qui pouvait fournir à Henri IV le prétexte de déclencher la guerre qu'il préparait depuis longtemps et qui enlèverait l'hégémonie à la Maison d'Autriche. Les intérêts de sa politique et ceux de sa passion allaient dès lors se mêler jusqu'à provoquer une des grandes tragédies de l'Histoire.

*
**

Charlotte de Montmorency avait la beauté audacieuse et fière dont un reflet devait se retrouver chez son fils, le Grand Condé. Son âme n'était pas moins haute. Cet amour immodéré de la gloire qui animerait les héroïnes de Corneille, elle en était déjà pénétrée.

La couronne, la légende, des victoires, le panache blanc... L'ange au cœur de feu apporta au Vert Galant sur son déclin ce qu'il avait connu une seule fois grâce à la Belle Corisande : un amour ardent, pur et désintéressé. Il n'est pas vrai, comme on l'a souvent dit, que cette Juliette et son Roméo quinquagénaire surent se contenir en attendant un mariage destiné à sauver la face. Dès le mois de mars, ils échangeaient une correspondance secrète en un style allégorique auquel les influences de d'Urfé et de Cervantès n'étaient pas étrangères.

On jasaient tellement que la cérémonie nuptiale eut lieu hors de la présence royale, loin de la Cour. Le 17 mai, Henri II de Bourbon et Mlle de Montmorency furent unis à Chantilly avec une discrétion insolite.

MADAME DE LONGUEVILLE

Sa Majesté félicita officiellement le connétable de « la consommation de leur mariage ».

La consommation ? On ne saurait y croire, tant la discorde régnait déjà dans le ménage à peine formé. Contrairement aux vœux du Roi qui résidait alors à Fontainebleau, M. le Prince n'y amena point sa femme. Il la retint sous bonne garde à Paris. Charlotte éperdue appela son chevalier à son secours. Nous possédons deux lettres où elle gémit de la persécution conjugale.

Condé dut finalement obéir à l'appel du maître qui, selon Tallemant des Réaux, « fit toutes les folies qu'on voit faire aux jeunes gens », puis se transforma en personnage de comédie pour tromper la surveillance dont la belle continuait à être entourée.

M. le Prince craignait la risée générale s'il subissait « la commune fortune de Cour qui semblait déjà prête à lui fondre sur la tête ». A la suite d'une altercation avec le Roi qui lui jeta sa bâtardise au visage, il emmena sa femme au château de Saint-Valéry, puis à celui de Muret, près de Soissons.

Charlotte y fut proprement séquestrée, tandis que Malherbe chantait en vers ravissants le désespoir du Béarnais.

Pendant ce temps, l'affaire de Clèves s'était si bien aggravée que la guerre semblait inéluctable entre la France et l'Espagne. Henri IV, en réalité, ne la souhaitait pas. Sur les instances du Pape il accepta ce que nous appellerions une conférence au sommet.

Il n'en pensait pas moins à ses amours. Henri le Grand n'hésita pas à endosser une livrée de piqueur et à se mettre un emplâtre sur le visage pour voir sa bien-aimée pendant que M. le Prince « faisait la Saint-Hubert ».

L'ayant appris, Condé se rendit au Louvre, entendit mille menaces en réponse à ses plaintes et décida de sauter le fossé. Le 29 novembre, à quatre heures du matin, il prit secrètement le chemin des Pays-Bas, possession espagnole. Charlotte l'accompagnait bien malgré elle.

LA MAISON DES REBELLES

Les Pays-Bas étaient alors gouvernés par des princes sages et pacifiques, l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II, et son mari, l'Archiduc Albert d'Autriche.

S'efforçant d'éviter une invasion française, tous deux furent bien en peine lorsqu'ils virent arriver ces hôtes compromettants. Après de longues hésitations, ils laissèrent Charlotte venir seule à Bruxelles tandis que son mari se réfugiait à Cologne.

Cependant Henri IV ne se possédait plus. Il cria qu'il irait chercher Mme de Condé à la tête de cinquante mille hommes, puis tenta vainement de la faire enlever. De conférence il n'était plus question. Bientôt une formidable armée française se dirigea vers les frontières de l'Allemagne et des Flandres. Au Nonce et aux ambassadeurs qui cherchaient à le modérer, le Roi répliquait :

— Troie fut détruite parce qu'Hélène ne fut pas rendue.

A partir du mois de février 1610, l'Europe s'attendit au pire. Il était difficile de discerner si Henri IV s'abandonnait aux fureurs d'un amour déçu ou si ce masque l'aidait à exécuter un plan mûrement prémédité. Quoi qu'il en soit, il décida que la Reine serait sacrée le 13 mai et que, le 19, il entrerait en campagne à la tête de ses troupes.

Les ultra-catholiques voyaient avec indignation une entreprise menée, pensaient-ils, au profit de la Réforme pour les beaux yeux d'une femme. L'un d'eux, François Ravailac, intoxiqué par les anathèmes des prédicateurs et mû, sans qu'il en eût conscience, par tout le parti espagnol de la Cour, assassina le Roi le 14 mai. Dès le 2, Charlotte avait réussi à prévenir son « astre adoré » qu'on se préparait à le tuer. Sa lettre dont Henri ne tint nul compte devait être retrouvée au Louvre.

*
* *

MADAME DE LONGUEVILLE

Les Espagnols avaient cru découvrir un instrument précieux en M. le Prince qui, sur leur invitation, s'était rendu à Milan. Entouré des plus grands honneurs, il y joua un moment le jeu du Roi Catholique. C'est seulement à la fin de mai qu'il apprit la mort de Henri IV.

Les ministres de Philippe III imaginèrent alors d'en faire un roi de France. Projet doublement absurde car Marie de Médicis, proclamée Régente au nom du petit Louis XIII, ne demandait qu'à servir cette Maison d'Autriche à laquelle appartenait sa mère.

L'ambassadeur espagnol effectua une démarche auprès du Saint-Siège. Condé, quelque peu abasourdi, fut séduit un moment à l'idée que le second mariage de Henri IV serait déclaré nul et Louis XIII bâtard. Mais le Pape Paul V ne l'entendait pas ainsi. L'abbé d'Aumale, dépêché par lui auprès du prince, sut ramener celui-ci à la raison.

Henri de Bourbon persuada les Espagnols de le laisser regagner la France de manière à y « faire mouvement ».

Il se rendit d'abord à Bruxelles où il trouva des lettres de la Régente et de Charlotte de La Trémoille. La première lui prodiguait des assurances affectueuses, la seconde lui conseillait de se rallier au pouvoir établi. Elle lui disait aussi que, jusqu'au dernier moment, sa femme s'était prêtée aux désirs de Henri IV et l'engageait à ne pas la revoir.

M. le Prince suivit ce conseil. Laissant le connétable ramener au bercail l'enfant prodigue, il se dirigea seul vers Paris. Au Bourget, il trouva les ducs de Sully et d'Epéron venus l'accueillir et l'honorer... à la tête de treize cents cavaliers. La Cour n'était pas tranquille, tous les capitaines des gardes avaient dû prêter la veille un deuxième serment de fidélité.

Ces précautions semblèrent avoir été superflues. Le premier prince du sang, saluant la Régente, lui jura à son tour d'être loyal, mais la foule considérable réunie pour le voir sortir du Louvre ne fut pas sans lui donner à penser.

La Reine, c'est-à-dire ses vieux ministres et ses favo-

ris italiens, les Concini, parvinrent à le contenir pendant deux ans sans vaincre l'indestructible démon de la rébellion qui s'éveillait en lui. Se souvenant de sa première religion, Condé commença à former son parti en devenant le patron, le protecteur des réformés.

Quand Louis XIII dut épouser Anne d'Autriche, fille du Roi Catholique, il proclama que les protestants étaient menacés et se posa en chef de l'opposition.

Cette opposition visait au premier chef Concini, l'aventurier jadis croupier à Florence, sur lequel s'amoncelaient titres, honneurs, richesses. Bientôt tous les regards des Français allèrent du prince au favori. Quelle chute, moins de trois ans après la mort de Henri IV !

Condé était alors un jeune homme de faible génie, de faible courage, de faible loyauté et néanmoins de folle présomption, crasseux, débauché, cruel, rapace, avare jusqu'au prodige. Tout en défendant les protestants, il gardait un contact étroit avec l'Espagne et flattait les Parlements en pratiquant une démagogie effrénée.

En 1613, il franchit le Rubicon comme l'avaient fait son grand-père et son père, lança un manifeste fracassant destiné à soulever le royaume contre la Régente. Les griefs du clergé, de la noblesse et du peuple y étaient évoqués, les mariages espagnols¹ dénoncés, la convocation des Etats généraux violemment réclamée.

Nombre de seigneurs se joignirent à lui, rassemblèrent des troupes.

La Couronne aurait pu facilement rétablir l'ordre si les barbons du Conseil avaient eu le moindre courage. Ce n'était pas le cas. On racheta donc à très haut prix le loyalisme des Grands auxquels on promit de réunir les Etats généraux et de différer jusque-là les noces royales.

M. le Prince espérait que les Etats lui donneraient

1. Elisabeth de France, sœur de Louis XIII, devait épouser le fils du roi d'Espagne.

MADAME DE LONGUEVILLE

le pouvoir, mais il dédaigna le seul moyen d'y parvenir qui était de s'allier au Tiers contre les prélats et les nobles gorgés d'or par la Régente.

L'année suivante (1615), les Grands voulant de nouveau remplir leurs coffres et les Concini inspirant contre eux une haine générale, il crut avoir sa revanche. Il brandit de nouveau l'étendard de la révolte. Son véritable but était d'empêcher le mariage de Louis XIII, puisque la naissance d'un Dauphin lui enlèverait la qualité d'héritier du trône après le jeune Gaston, frère du Roi.

La cérémonie devant avoir lieu à Bordeaux, il faillit intercepter en Poitou le cortège de la Cour. Cette fois encore il échoua, car il n'était pas plus heureux en ses entreprises que les autres Condés.

Une fois encore Marie de Médicis acheta la paix.

Ayant renvoyé ses ministres caducs, la Reine confia un pouvoir quasi absolu à Concini qui forma un gouvernement décidé à restaurer l'autorité sinon du Roi, éloigné de tout, au moins de la royauté. Les hommes forts y étaient le surintendant des Finances, Barbin, et le jeune évêque de Luçon, Richelieu, devant lequel la Reine et sa sœur de lait, Léonora Galigai, femme de Concini, étaient littéralement fascinées.

Condé se retira dans le Berry dont il venait d'obtenir le gouvernement. Il attendait que l'horreur inspirée par les Florentins eût fait place nette devant lui. Les nouveaux maîtres ne méconnaissaient pas ce danger. Aussi chargèrent-ils le grand séducteur, Richelieu, de ramener M. le Prince à la Cour.

M. de Luçon joua son rôle en artiste. Il promit à Son Altesse qu'elle recevrait la présidence du Conseil, l'assura que la Reine ne demandait qu'à l'aimer.

Il s'en portait garant. Des flagorneries incroyables, des serments, le rappel de la qualité du négociateur auquel son caractère sacré interdisait le mensonge assaisonnèrent les discours sous lesquels Condé fut submergé, abasourdi.

Il rentra à Paris le 17 juillet 1616 et reçut un accueil

LA MAISON DES REBELLES

délirant. Noblesse, Parlement, peuple, catholiques et protestants étaient de son parti. Richelieu avait attiré le loup dans la bergerie.



M. le Prince, à la stupeur générale, se montrait assidu au Conseil et le présidait fort bien. Tout en se livrant à de crapuleuses débauches qui lui valurent le « mal de Naples », il affectait des allures de potentat. Lorsqu'il se rendait à la Cour, entouré d'une foule d'hommes liges et de solliciteurs, il paraissait au moment de perpétrer un coup d'Etat.

Bientôt il fit répandre des bruits menaçants sur la légitimité de Louis XIII et la nullité du second mariage de Henri IV. Les pamphlétaires à ses gages publièrent « qu'il ne restait qu'à ôter le Roi du trône pour se mettre à sa place ».

La panique gagna Marie de Médicis et les Concinis. Richelieu leur rendit le courage, leur insuffla sa résolution.

Le 31 août, M. le Prince fut arrêté au Louvre, conduit à la Bastille.

Sa mère essaya d'ameuter la noblesse et les Parisiens. Quelques enragés saisirent l'occasion de piller la maison des Concinis. Ce fut tout. Le colosse était d'argile. On sut ce jour-là que, seule, la faiblesse de la monarchie donnait de la force aux factieux.

Huit mois après, le 24 avril 1617, Louis XIII, qu'on croyait un enfant imbécile (il avait quinze ans), faisait assassiner Concini. Il saisissait le sceptre, mais confiait malheureusement le pouvoir à son favori, Albert de Luynes. Ce dernier n'avait nulle envie d'avoir à compter avec le premier prince du sang, devant déjà se garder de la Reine Mère exilée à Blois. Après un moment d'espoir Condé sut qu'il n'était pas près de recouvrer la liberté.

Privé de ses plaisirs habituels et s'ennuyant cruelle-

MADAME DE LONGUEVILLE

tre Charles-Paris obéit volontiers à sa mère car il avait hérité de l'esprit frondeur et en voulait au Roi qui n'entendait pas lui laisser le gouvernement de Normandie.

Retz fut enchanté de lui. « M. le comte de Saint-Pol, écrivit-il à la duchesse, est une merveille... Je suis si plein de ses grandes qualités que je ne pouvais m'empêcher d'en parler d'abord à Votre Altesse dans une lettre qui devrait au moins commencer par les humbles grâces que je lui dois pour les commandements dont il lui a plu de m'honorer... Sa conduite est universellement admirée en toutes choses... Il rappelle la résolution de sa mère. »

Cette résolution n'avait pas faibli depuis le siège de Bordeaux. La duchesse tenait de nouveau, dans sa chambre, des conférences, véritables conseils de guerre. Le fidèle archevêque de Sens était son émissaire auprès de la Cour. Ses lettres, ses démarches se multipliaient, mais Conti mourut et, même aidé par Saint-Pol, Retz n'obtint aucun succès. « Il n'y a rien à attendre du côté de Rome, écrivit-il, que la persécution. »

Mme de Longueville était devenue aussi intransigeante que ses amis : « En matière de vérité on ne peut pas non plus la blesser en peu de chose qu'en grande et ce n'est pas une affaire où on puisse biaiser par esprit d'accommodement comme aux affaires humaines. »

Son confesseur, M. de Sacy, fut arrêté et mis à la Bastille tandis qu'il lui apportait sa préface à la nouvelle traduction des Evangiles. La duchesse fit imprimer aux Pays-Bas cette traduction qu'on appela le Nouveau Testament de Mons et la répandit de son mieux.

En vain l'archevêque de Paris lança-t-il ses foudres. Le prestige de Mme de Longueville mettait son pouvoir en échec, tous les beaux esprits se passèrent l'ouvrage sous le manteau, à la grande fureur des jésuites.

1667 apporta une double revanche. A l'instigation de Louvois qui détestait Turenne, le Roi donna à M. le Prince le commandement de l'armée d'Allemagne (la

guerre de Dévolution contre l'Espagne avait commencé) et le Pape mourut. Condé profita de son regain d'autorité pour exercer de nouvelles pressions sur sa sœur qui capitula enfin : l'infortuné Jean-Louis deviendrait prêtre et céderait auparavant les principautés à son cadet.

Au début de mars 1668, les deux frères se rendirent à Neufchâtel où se déroula une cérémonie solennelle. Le duc de Longueville qui, cruelle ironie, se trouvait alors parfaitement lucide, fut reconnu comme souverain de la ville et, aussitôt après, abdiqua en faveur du comte de Saint-Pol. Ce dernier qui nourrissait des ambitions plus hautes se hâta de déléguer à sa mère « toute autorité et pouvoir en ses Etats ».

Il avait déjà prouvé son courage pendant la conquête de la Franche-Comté faite par Condé en trois semaines malgré un hiver terrible. A l'automne, il alla rejoindre le corps expéditionnaire de Beaufort envoyé au secours des Vénitiens que les Turcs assiégeaient dans Candie.

Ce n'était pas lui cependant qui occupait la première place en l'esprit de sa mère. Grâce aux manœuvres de Retz, le Conclave avait élu le cardinal Rospigliori, beaucoup plus accommodant que son prédécesseur et qui prit le nom de Clément IX. Immédiatement Mme de Longueville rentra en campagne. Tandis que ses amis, l'archevêque de Sens et l'évêque de Châlons, faisaient signer à dix-neuf prélats une pétition en faveur des réfractaires, elle écrivit directement au Saint-Père en lui demandant la grâce des religieuses interdites. Le jansénisme, affirmait-elle, était « le plus grand et le plus petit parti du monde, le plus fort et le plus faible ». Il comprenait seulement « une douzaine de théologiens pieux et habiles, persécutés depuis vingt ans ».

Les jésuites réagirent violemment. Le père Annat, confesseur du Roi, appelait la duchesse « la honte et l'ignominie de la famille royale ». Anne ripostait qu'il serait « glorieux et utile » de chasser la Compagnie du royaume.